

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire... Abonnement à l'Album Mensuel... Aux deux publications réunies...

FRUX DES ANNONCES. Six lignes et au-dessous, première insertion... Dix lignes et au-dessous, première insertion... Au-dessus par lignes... Toute insertion subséquente...

ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LA REVUE CANADIENNE. LE Propriétaire de cet Établissement a l'honneur d'annoncer au public, que son Atelier Typographique est maintenant au grand complet, et que les matériaux qui le composent se trouvent dans les plus belles conditions de propreté et de solidité...

A NOS ABONNÉS.

Le premier semestre de l'année 1846, est maintenant terminé. Nous prenons de la occasion de remercier nos compatriotes de l'encouragement par eux donné à notre établissement et de l'intérêt flateur qu'ils semblent prendre à nos publications. Grâce à ces secours La Revue Canadienne a déjà obtenu un beau succès et elle a pu prendre rang dans la presse du pays, parmi les organes de l'opinion publique.

CORRESPONDANCE.

BOTANIQUE

No. 6.

La pomme épineuse ou Datura Stramonium, dont il a été fait mention dans le dernier No. comme possédant des vertus malfaisantes, et que nous voyons assez fréquemment dans ce pays, dans les terrains gras et humides, près des murs et des clôtures, renferme aussi des qualités qui peuvent la faire rechercher, entr'autres une bien précieuse qui n'a été reconnue que dernièrement, c'est la propriété de paralyser, (ainsi que la Belladone baccifère) l'iris de l'œil et de faciliter par ce moyen, l'opération de la cataracte.

un parti avantageux dans les arts, quelques unes nous paraissent des poisons, telles que l'Actaea Americana ou herbe de St. Christophe, le Lobelia urens, qui infeste quelques uns de nos champs, le Potthos fatida, notre herbe à la puce, Rhus toxicodendron radicans, etc., etc., d'autres nous paraissent au moins inutiles si non nuisibles; et cependant toutes ces plantes deviendront plus ou moins utiles quand on se sera donné la peine de les étudier; on leur arrachera leurs secrets, et on leur rendra leur vraie destination, celle d'être utiles à l'homme et aux animaux qui l'entourent: Et qui nous rendra ce service? La botanique. Elle seule nous montrera la vraie route pour connaître avantageusement une plante. Ce ne sera pas l'herboriste sur qui on pourra se fier pour cela, car qui n'a point entendu parler de ces empoisonnements causés par l'ignorance de quelques herboristes, qui au lieu d'une plante salutaire, en avait donné une autre, douée de propriétés vénéneuses; et avec le secours de la botanique de pareilles méprises n'arriveront jamais.

Livrons nous donc avec courage à cette étude, et plus nous avancerons dans cette vaste partie de l'histoire naturelle, plus nous découvrirons les richesses inépuisables qu'elle renferme, les jouissances sans nombre qu'elle peut procurer à ceux qui osent surmonter les difficultés que l'on peut éprouver en commençant. Oui, j'ose vous l'assurer, à vous tous qui voulez vous y adonner, elle vous récompensera bien de ce courage, et vous commencerez à peine à dresser et à co-ordonner vos plantes que vous goûterez déjà une partie de cette jouissance, qui s'accroîtra de jour en jour jusqu'au moment, où connaissant bien la valeur de tous les termes botaniques, et pratiquant et herborisant avec constance, vous viendrez à trouver seul, au moyen de votre flore, le nom d'une plante que vous verrez pour une première fois; alors, et alors seulement essayez d'abandonner cette étude, si vous le pouvez; les affaires, les troubles pourront bien vous en détourner mais vous ne l'oublierez jamais et vous y reviendrez avec plaisir, dans vos moments de loisir, d'ennui, de dégoût et de peine, elle sera votre consolation et vous fera oublier ces amers chagrins dont la vie est si souvent parsemée, et vous direz alors, oh! que j'ai bien fait d'étudier la botanique!

Le beau jardin de la Malmaison a été le témoin et le consolateur de grands et de bien cuisants chagrins; et cependant que de jouissances n'y a pas trouvés l'Impératrice Joséphine au milieu de ces nombreuses et intéressantes familles de végétaux que renfermait cet Eden, et qui semblaient être autant de confidentes de ce grand cœur.

On exagère en général les difficultés attachées à l'étude de la botanique, "Les jeunes gens dit Richard, qui se destinent à l'art de guérir se rebutent et se découragent aux premiers obstacles qu'ils rencontrent, sans faire le moindre effort pour les surmonter. Prévenus presque toujours contre cette science il ne se donnent pas la peine de l'étudier ou l'étudiant avec tant de légèreté et si peu de méthode qu'ils emploient pendant plusieurs années, une partie de leur temps pour n'acquiescer que des notions vagues et incertaines, il est facile de démontrer par l'expérience journalière que ce peu de résultats dépend évidemment de l'idée fautive qu'ils se sont formée de cette science, et de la mauvaise marche qu'ils ont suivie dans son étude." Celui qui veut se livrer à l'étude de la botanique doit avant tout se familiariser avec la valeur des mots employés pour désigner chaque modification d'organe, car il est de toute évidence que pour pouvoir reconnaître une plante il faut pouvoir apprécier le sens et la valeur des expressions employées pour la décrire, trois ou quatre mots bien choisis servent souvent à caractériser une plante et à la faire distinguer parmi une foule d'autres; aussi le sens attaché à ces mots doit être fixe et invariable.

D....

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

ET LE MARGUILLIER.

(Suite.)

XXIV.

DANS LE PETIT BOIS.

Pendant ce temps, notre grognard avait gagné lentement les dernières maisons du village comme un homme qui se promène; mais quand il eut atteint les limites de la commune, il doubla le pas en homme affairé, et prenant sur la gauche de la grande route, il entra dans un petit bois traversé par un chemin vicinal. Après avoir fait deux cents pas dans les sinueux détours de cette route, il s'arrêta et se dit à part

lui: "Il faut que notre particulier passe par ici; il ne pourra donc m'échapper." En effet, Golgorowski devait traverser cet endroit pour gagner le château de Menecy; le vieux soldat avait parfaitement deviné l'heure à laquelle le Polonais devait quitter la maison qu'il occupait aux environs, pour se tenir aux aguets; aussi son attente ne fut elle pas trompée. A peine y avait-il une demi-heure qu'il se promenait comme un soldat en faction devant les védettes ennemies, qu'un homme à cheval parut à l'extrémité opposée de l'allée du bois.

—Voilà mon paroissien! exclama le grognard, en ôtant sa pipe de sa bouche; nous allons voir s'il retournera trêfle ou carreau; mais indubitablement il y aura de l'atout!

Et le grognard, se croisant les bras sur la poitrine, se campa au milieu du chemin et regarda fièrement le Polonais qui s'avavançait tranquillement au pas d'un beau cheval alezan.

Golgorowski était un beau type de militaire; il n'avait de polonais que le sang et le nom: ses manières étaient françaises, et l'expression de sa figure, de même que son langage, ne rappelaient en rien un sujet des anciens Jagellons.

Les dernières lueurs du jour, en éclairant les cimes des arbres, projetaient quelques rayons brisés sur la physionomie mâle des deux soldats, dont l'un venait vers l'autre. Quand le cavalier fut arrivé à demi-portée de pistolet, le grognard s'avança de quelques pas, et lui cria:

—Halte-là! Golgorowski, mets pied à terre; nous allons avoir une légère affaire à débrouiller ensemble!

Le Polonais arrêta son cheval et, sans répondre, regarda l'homme qui lui faisait une si singulière injonction.

—Que me voulez-vous? lui demanda-t-il enfin.

—Je veux avoir une explication avec toi, répliqua le grognard; je veux que tu descendes de cheval pour mieux effectuer la chose!

—Vous êtes ivre ou fou, mon ami, et je vous parle en votre honneur en faveur de votre situation; allons! rangez-vous, et laissez-moi passer, ou sans cela!...

Et le baron agita en l'air la cravache qu'il tenait à la main.

—Ou sans cela!... répéta le grognard, en écartant les jambes et en se croisant les bras sur la poitrine.

—Sans cela, reprit le Polonais, je passerai malgré vous!

—Oh! je te le défends, reprit le grognard en portant précipitamment la main au bridon du cheval.

—Ceci passe la plaisanterie! fit le Polonais d'un ton de résolution; allons, gare!...

Et piquant des deux, le cheval se cabra pour passer outre; c'en était fait du vieux soldat si, avec cette froide et admirable adresse qui caractérise les hommes qui ont fait longtemps la guerre, il ne s'était vivement effacé. Le cheval fit un bond, mais le grognard avait saisi la jambe gauche du cavalier et lui avait fait vider les arçons: Le Polonais tomba lourdement sur l'herbe, tandis que le coursier prenait sa course.

—Excusez de la chose; mais vous l'avez voulu, fit stoïquement le grognard.

Le Polonais se releva furieux et vint, la cravache haute, sur le grognard.

—Si tu fais un pas, si tu fais un geste, je t'éventre comme une vraie carpe! dit le grognard sans s'émouvoir, et tirant son sabre dont il présenta la pointe au visage de son antagoniste, il ajouta tranquillement:

—Voilà la chose.

Le Polonais demeura comme cloué à sa place.

—Miserable! crin enfin Golgorowski, tu veux donc m'assassiner?

—Moi, l'assassiner?... Allons donc, Golgorowski, tu sais bien que non! Je suis venu ici, au contraire, pour l'empêcher d'assassiner les autres!

de la liste des fricoteurs ordinaires du château, où tu t'étais joliment cramponné: qu'est-ce que cela m'aurait fait encore un coup? Que ce soit toi, ou un autre, je n'ai jamais été jaloux des amis, et je ne deviens ni méchant qu'à mon corps défendant; mais tu as mieux aimé entretenir avec la femme de chambre de madame la comtesse d'Harleville un commerce clandestin de lettres plus ou moins attentives à son honneur et à sa fortune; la pauvre femme n'y a vu que du feu, et maintenant qu'elle sait à quoi s'en tenir sur tes projets, tu la traites comme la dernière des dernières, tu veux lui faire des affronts!... un moment, Bertrand!... monsieur le baron, veux-tu dire, la chose ne se passera pas ainsi, attendu que je ne suis pas un conscrit.

—De quoi vous mêlez-vous, mon cher monsieur? fit le Polonais en jetant un regard dédaigneux sur le grognard!

—Je me mêle, répondit celui-ci, de ce qui me regarde personnellement; tu as insulté publiquement un nom que je dois faire respecter partout: celui du brave colonel d'Harleville, et nous allons voir!

—Je ne descendrai pas jusqu'à moi justifier devant vous, répondit le Polonais, je me contenterai de vous dire que les griefs que j'ai articulés chez M. Tannebault, mon ami, contre madame d'Harleville, sont vrais. Peut-être ai-je eu tort de les formuler devant son fils; mais, après tout, ce n'est qu'une femme perdue... si je dois satisfaction de mes paroles à quelqu'un, ce n'est point, dans tous les cas, à vous que je dois cette réparation, c'est au fils de cette femme qui m'a provoqué, et...

—Voilà justement la chose! interrompit brusquement le grognard. Après avoir déshonoré la mère, tu veux assassiner le fils, parce que tu sais que les chances de ce combat seraient à ton avantage, et que tu aurais bon marché d'un enfant! Je me rappelle très-bien que, dans la garde, tu passais pour un crâne, mais il n'en sera pas ainsi, et je veux t'épargner une mauvaise action de plus; tu as assez descendu de camarades comme cela, et je ne veux pas que tu tues M. Gutrand par-dessus le marché!

—Il parait, répliqua Golgorowski d'un ton railleur, que le petit bonhomme se bat par procuration, et qu'il y va de sa chose pour le remplacer: c'est très-prudent de sa part.

Le petit bonhomme en question, monsieur le major, Golgorowski, soi-disant, n'a pas besoin d'un remplaçant pour se venger. Je suis ici à son insu, et pour mon propre compte, je te le réitère!... Les paroissiens tels que toi ne peuvent pas inspirer l'observance des lois ordinaires de l'honneur; quand ils insultent, il faut les tuer comme des chiens enragés; la vie d'un honnête jeune homme ne peut entrer en balance avec celle d'un vieux roublard comme toi, voilà la chose: finissons!

—Certes cessons ces bavardages, répliqua le Polonais qui ne se contentait qu'avec peine, encore une fois, mon ami, vous êtes ivre, allez vous coucher!... Je regrette d'avoir eu la patience de vous écouter si longtemps.

Et le Polonais s'avança pour passer, mais le grognard tendit le bras et s'écria:

—Tu ne passeras pas!... te dis-je, non, jamais! au grand jamais!

—Ah! je ne ne passerai pas? s'écria à son tour le Polonais exaspéré par la colère.

—Non! c'est la consigne, pour le moment actuel... et si tu as le malheur de me toucher du bout de ta badine, je te coupe en plusieurs tronçons...

Golgorowski, ne tenant compte de l'avertissement, s'élança sur le chemin en fustigeant sur la visage du grognard un coup de cravache que celui-ci para avec son bras, en même temps qu'il d'un geste terrible il saisit d'une main le Polonais par le collet de son habit, tandis que de l'autre il lui appliqua un vigoureux soufflet:

—Tu t'aligneras avec moi, maintenant, lui dit-il.

—Une épée! un sabre!... exclama le Polonais en écumant de rage.

—Voilà, voilà l'objet demandé! s'écria à son tour le grognard, qui courut vers un buisson dans lequel il avait eu la précaution de déposer une paire d'épées. Choisis! ajouta-t-il, elles sont de la même longueur et de même force!... Allons! en garde, et défend ta peau: nous ne sommes pas ici à la salle d'armes du régiment.

Golgorowski saisit une des épées d'une main convulsive, et bientôt les fers se croisèrent avec une rapidité qui aurait fait frissonner des moins, s'il y en avait eu. Les deux champions, d'une valeur égale, et d'une adresse égale, ne rompaient pas d'une romelle, ils se tâtoient... On aurait pu s'apercevoir qu'il y avait dans le jeu du Polonais plus de finesse, plus d'habitude que dans celui du grognard; mais le verger compensait ce désavantage par un sang-froid admirable et par une précision mathématique; une botte n'attendait pas l'autre; et si les coups portés étaient ardents et soudains comme le foudre, les parades arrivaient à temps, vives et serrées. Les deux lames, collées l'une à l'autre comme deux serpents féroces faisaient des étincelles bleues qui se mêloient fantastiquement aux dernières lueurs du crépuscule. Il advint que le grognard arriva un peu trop tard à une

parade, le fer du Polonais lui laboura les côtes. —Vous êtes touché, s'écria Golgorowski.

—Allons donc! répliqua le grognard, ceci ne compte pas.

Le combat continua avec un indicible acharnement; mais bientôt le grognard, profitant habilement d'une botte que le Polonais avait portée à faux, se fêta à fond en s'écriant:

—Ah! monsieur le baron, voilà la chose! En effet, il lui avait plongé son épée dans le corps: le polonais tomba la face contre terre.

Le grognard osa froidement son épée sur l'herbe, puis il s'apprêta à secourir le blessé qui râlait, lorsque des cris se firent entendre à quelque distance; il se retourna et reconnut sa femme et sa fille suivies de Séraphin qui ramenaient le cheval du Polonais par la bride.

Euphrasie avait dévancé sa mère et s'était jetée dans les bras de son père, en devinant l'horrible scène qui venait de se passer:

—Mon père! s'écria-t-elle, un homme mort!... et vous-même blessé, ah! mon Dieu! exclama-t-elle en retirant sa main ensanglantée de dessus la capote du vieux soldat.

—Femmes, que venez-vous faire ici! demanda le grognard en repoussant doucement sa femme et sa fille qui s'empressaient autour de lui, pourquoi m'avez-vous espionné?

—Mais, Magloire, ton sang coule! s'écria Lucienne, en étouffant de nouveau son mari.

—Il s'agit bien de mon égratignure, dit-il d'un voix adoucie; puisque vous voilà, donnez vos soins à ce particulier-là, il en a plus besoin que moi!

Et il montra le Polonais qui continuait de râler d'une étrange façon.

Les deux femmes s'agenouillèrent auprès de ce dernier et cherchèrent à arrêter le sang qui s'échappait de sa poitrine; mais Golgorowski ne reprit pas connaissance. Sur ces entrefaites, Séraphin s'approcha:

—Et toi aussi? s'écria le grognard en regardant du travers le jardinier qui, presque aussi effrayé de la terrible figure du grognard que du spectacle qu'il avait sous les yeux ne trouvait pas une parole.

—Parle donc, imbécile! répéta le grognard, que viens-tu faire ici?... et ce cheval!

—Monsieur Bourguignon j'étais venu... je suis allé chez vous... pour vous remettre ce billet de la part de M. Gutrand, et comme ces dames m'ont dit qu'elles allaient au-devant de vous, je les ai accompagnées, parce que M. Gutrand... m'a dit que ce billet était pressé... et puis sur la route j'ai rencontré le cheval de M. le baron... qui s'en allait tout seul... j'ai reconnu et j'ai ramené par ici... croyant que M. le major était tombé de dessus...

—Bavard! en voilà bien long pour si peu de chose!... Voyons, ne restez pas planté ainsi, comme un guidon de tourlourou... Aide-nous à mettre cette homme sur son cheval... et conduis-nous à la plus proche maison du village.

—C'est le presbytère, mon père, fit observer Euphrasie.

—Au presbytère soit, répondit le grognard; toi Séraphin, prends les jambes à ton cou, cours, cours, chez le médecin, dis-lui qu'il vienne.

—Et la réponse à M. Gutrand? demanda Séraphin.

—Pour réponse, répartit le grognard, tu raconteras à M. Gutrand ce que tu as vu, voilà la chose!

Quand au jardinier, il avait pris sa course; et on l'avait bientôt perdu de vue.

Lucienne, Euphrasie, Séraphin et le grognard étaient parvenus à hisser le Polonais sur son cheval. Les deux femmes, placées de chaque côté, le maintenaient en équilibre, tandis que le grognard, prenant la bride du coursier, le dirigeait lentement vers le presbytère. Le triste cortège arriva ainsi chez l'abbé Caffieux; il était temps: le Polonais semblait un homme mort, et le grognard, bien que sa blessure n'eût rien de grave, était épuisé par le sang qu'il avait perdu pendant le trajet.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE. (A continuer.)

CHRONIQUE DE LONDRES.

16 Juin, 1846.

A la bonne heure! voilà une température dont les plus difficiles doivent se montrer satisfaits, et il n'est pas permis maintenant de blasphémer contre le soleil britannique. Depuis quelques jours en effet, ses rayons se montrent si persistants de vivacité et d'ardeur qu'on se croirait transporté dans quelque chaude contrée d'Italie ou d'Espagne. Sous l'influence de ces benignes rayons tout végétal, mais surtout tout mûri, bienfait naturel à l'œil, mais tout d'exception. Les fleurs s'épanouissent vite et livrent de plus riches parfums; les légumes et les fruits, ces productions à l'usage presque exclusif du riche, arrivent à la portée de chacun; et détrônent ces fâcheuses combinaisons cucurbitaires ou de la grosseille verte, la prune verte, et la rhubarbe non moins vorte, empruntés à la cuisine et au sucre la inutilité et les sucres sa-